

DE D'APRÈS REMBRANDT À UN HOMME OBSCUR, OU LA CHRYSALIDE QUI DEVIENT PAPILLON

par Carminella BIONDI (Université de Bologne)

Dans la postface de *Comme l'eau qui coule*, Marguerite Yourcenar termine sa présentation d'*Un homme obscur* par cette affirmation péremptoire : "Il n'y a rien d'autre à dire sur Nathanaël"¹. Tout cela fait évidemment partie du système de protection bien connu par lequel Marguerite Yourcenar s'est efforcée de contrôler l'accès à ses œuvres², et toute approche critique se doit d'esquiver ces pièges, mais, après relecture de ce texte si beau, où la parole écrite devient vie qui coule sous nos yeux éblouis, on hésite à employer les mots banalisants de l'analyse critique, qui séparent et recomposent les morceaux d'un texte et d'une vie. Au cours de mes lectures précédentes je n'avais jamais éprouvé ce besoin de respect silencieux en suivant pas à pas la vie de Nathanaël et en vivant sa mort dans le creux herbeux, la tête appuyée sur un coussin vert au cœur de l'espace infini. J'ai éprouvé, en somme, une sensation d'impuissance, d'inadéquation, car il me semblait qu'il aurait fallu un langage dont je ne dispose pas pour approcher ce texte unique, qui défie les mots, la pesanteur des mots et des connaissances, au point que l'écrivain elle-même reconnaît avoir été contrainte de "tricher" un peu dans la création de son personnage.

Puisqu'il fallait sortir de l'impasse, j'ai pensé que si Marguerite Yourcenar, tout en reconnaissant ses tricheries d'écrivain, n'avait pas renoncé à son histoire et à son personnage, je pouvais humblement accepter mes faiblesses et mes tricheries de critique. Je me suis donc remise au travail, en partant de *D'après Rembrandt*, la modeste ébauche de 1935³, qui, par contre, n'est faite que de mots qui bâtissent

¹ OR, p. 1037. Pour toutes les citations qui renvoient à cette édition, je me limiterai par la suite à indiquer la page. Sur *Un homme obscur*, le texte critique de référence est *Nathanaël pour compagnon*, *Bulletin de la SIEY*, n. 12, déc. 1993, numéro spécial coordonné par le Groupe Yourcenar d'Anvers, sous la direction de Maurice DELCROIX.

² Sur le rôle du paratexte dans l'œuvre yourcenarienne cf. *Marguerite Yourcenar. Aux frontières du texte*, Actes du colloque de Paris, 10-11 mai 1994, édités par A. Y. JULIEN, *Roman* 20- 50, 1995.

³ *D'après Rembrandt* dans *La Mort conduit l'attelage*, Paris, Grasset, 1935. J'utiliserai le sigle MCA

tant bien que mal une histoire, mais qui n'arrivent pas à créer de la vie.

Mais procédons par ordre : d'abord l'histoire d'une gestation, dont nous parle Marguerite Yourcenar dans sa postface. Une gestation presque aussi longue qu'une vie, ce qui caractérise d'ailleurs toutes les grandes histoires et les grands personnages yourcenariens. Nathanaël, qui donnait dans la première version inédite le titre à la nouvelle, remonte à la vingtième année, c'est-à-dire à l'époque de *Remous* : "L'idée première du personnage de Nathanaël est à peu près contemporaine de celle du personnage de Zénon : de très bonne heure et avec une précocité qui m'étonne moi-même, j'avais rêvé deux hommes [...] l'un âprement lancé à la poursuite de la connaissance [...] l'autre qui en un sens 'se laisse vivre', [...] quasi inculte, mais doué d'une âme limpide et d'un esprit juste, qui le détournent, comme d'instinct, du faux et de l'inutile" (p. 1033). Elle nous dit avoir encore pensé à Nathanaël au cours des années et l'avoir rencontré quand elle s'y attendait le moins, presque sous son aspect ultime, en 1957, dans une petite chambre froide d'une gare du Maine. Il a mûri encore au dedans de l'écrivain, comme dans un athanor alchimique, pendant plus de vingt ans, avant d'atteindre, toute scorie décantée, à cette perfection de l'essentiel qu'est *Un homme obscur*, que Marguerite Yourcenar a défini un "testament spirituel"⁴ et que nous pourrions lire comme l'essence d'une expérience existentielle et d'une carrière d'écrivain.

Le Nathanaël de la vingtième année avait été conçu pour proposer un parcours alternatif à celui de Zénon, qui opposerait à l'orgueil démesuré de l'homme de science, la simplicité d'un modèle christique : c'était déjà, en quelque sorte et compte tenu des différences irréductibles, cette confrontation entre un modèle laïque et un modèle vaguement religieux, voué ici à l'échec, que nous retrouverons plus tard dans *L'Œuvre au Noir*, dans le couple Zénon/prieur des Cordeliers. Le prieur s'est ainsi chargé, dans l'univers yourcenarien, du rôle d'indiquer, en opposition à Zénon, une voie religieuse à la réalisation de soi, une façon religieuse d'être au monde. Il ne restait au dernier Nathanaël qu'à jouer le rôle le plus difficile dans l'imaginaire et dans l'écriture de Marguerite Yourcenar, celui d'un homme qui n'est soutenu par aucune foi, ni dans la science ni dans la religion (on a déjà parlé en leur nom), ni par aucune ambition, sans devenir un hypocondriaque, un cynique ou un personnage

⁴ Cf. "La bienveillance singulière de Marguerite Yourcenar". Propos recueillis par Josyane SAVIGNEAU, *Le Monde*, 7 déc. 1994, p. 25.

inconsistant. Ce dernier adjectif me paraît bien caractériser le Nathanaël de la première ébauche, du moins de celle que nous connaissons sous le titre de *D'après Rembrandt*, car nous n'avons pas de trace du premier texte intitulé *Nathanaël*. Aucune de ses actions n'a vraiment de sens, ni ne nous apparaît comme le résultat d'un besoin profond, car le personnage est, dans l'ensemble, contradictoire et superficiel : il semble être timide et vouloir se situer en marge de la vie sociale, mais il se croit aussi porteur d'une vérité, d'un message dont il ne connaît bien ni le contour ni le but. Un vague message christique dont il saisit assez vite l'inutilité, pour passer à des actions qui en seraient l'application et qui, sans être moins inutiles, sont beaucoup plus dangereuses, comme il arrive souvent dans le passage de la parole, plus ou moins utopique, aux faits (Marguerite Yourcenar nous le dira encore, de façon saisissante, dans l'épisode de Münster).

Le premier Nathanaël est un jeune homme de peu d'expérience (il n'a passé sa vie que dans le milieu limité d'Anvers et d'Amsterdam) qui prétend vivre et enseigner à vivre selon des principes de fraternité que la société autour de lui ne peut que démentir. Il est un simple, mais au sens le moins noble du terme, un mannequin bâti de l'extérieur, qui ne participe pas véritablement à la vie des autres et qui ne peut donc rien prendre ni rien donner : la nature et les animaux, pas plus que les hommes, ne lui sont proches et fraternels dans son projet de vie fraternelle. Marguerite Yourcenar n'avait pas réussi à faire vivre son personnage qui devait pourtant avoir des potentialités si, tant d'années plus tard, il a finalement pu devenir ce héros simple dont il n'avait été autrefois que l'ébauche, voire la caricature. Entre les deux il y a le bouleversement d'un monde et les expériences éprouvantes d'une vie. Une vie qui a connu un tel élargissement d'horizons, matériel et spirituel, que l'histoire étriquée du premier Nathanaël devait forcément lui apparaître dérisoire : "Lu et relu à plusieurs reprises en 1979, ce texte [...] s'avéra entièrement inutilisable. Pas une ligne n'en subsiste, mais il contenait néanmoins en soi des semences qui ont fini par germer à la distance de bien des saisons" (p. 1032). Elles devaient être bien enfoncées dans le terrain de l'âme, ces semences, s'il leur a fallu si longtemps pour monter à la surface et pouvoir enfin germer. Mais ce temps si long de mûrissement me semble aussi indiquer que le terrain n'était pas prêt avant, qu'il manquait l'humus pour empêcher que le grain ne meure ou ne donne naissance, encore une fois, à une plante avortée.

On pourrait évidemment considérer comme semences les quelques épisodes de la vie à Amsterdam (la seule qu'on connaisse du premier Nathanaël) qui présentent des ressemblances dans les deux versions : le travail chez l'oncle Elie, le mariage avec une juive à la vie douteuse,

la naissance d'un enfant qui s'appelle Lazare, la faillite de l'entreprise personnelle, la nuit sous la neige qui provoque la mort du premier Nathanaël, etc. Mais je pense que les semences dont nous parle Marguerite Yourcenar ne se trouvent pas dans ces pauvres restes d'une histoire manquée et qu'ils sont à rechercher ailleurs. Non pas dans le projet, qui présuppose un programme et une philosophie de vie, mais dans l'idée d'une existence vécue fraternellement, non plus au sens de société communautaire où l'entendait le premier Nathanaël, mais au sens bien plus large de communion avec la nature et les êtres. Marguerite Yourcenar, qui s'apprête à doubler le cap des quatre-vingts ans, l'année terrible de la mort de Grace et à vivre l'illusion, mais aussi les bonheurs et les malheurs, d'une seconde, folle, jeunesse, après les honneurs d'une renommée mondiale, est devenue cet humus où la semence peut germer. Elle sait bien tout ce que peuvent donner les livres, la culture, la science, et sa méfiance face à tout cela, à la civilisation de notre époque, ne fait que grandir, en même temps que son amour pour la nature et pour les êtres et les créatures simples. Le succès énorme et inespéré, la renommée : il est difficile de résister aux charmes de ces nouvelles sirènes, mais, en même temps, Marguerite Yourcenar en saisit le caractère factice et la vacuité. Elle a raison, elle ne donne jamais le mieux d'elle-même dans les interviews ou les occasions "mondaines".

Elle a, au contraire, un grand besoin de vie authentique, libérée de la carapace des mots qui l'emprisonnent et elle s'engage à nouveau dans "la complexe 'trame' humaine"⁵, à côté de Jerry Wilson. Dans cette trame elle redevient une femme fragile qui accepte de se laisser transporter par le périlleux courant de la vie. L'humus est prêt, tant de circonstances se sont enchaînées pour que Nathanaël puisse paraître sur l'écran du temps. Marguerite Yourcenar, qui connaît si bien la *coincidentia oppositorum* et qui a toujours préféré les lieux-charnières où deux réalités antithétiques se rencontrent et se fondent, a le privilège de vivre en même temps deux extrêmes habituellement inconciliables de la vie : la jeunesse et la vieillesse. Leur prodigieuse rencontre produit une métamorphose, un état de grâce où la voix limpide de Nathanaël jaillit comme une eau de source, fraîche comme un printemps et sage de tant de printemps qui l'ont précédée. La voix première et ultime : celle des vingt ans qui trouve enfin les mots et le ton pour se dire et dire, en même temps, l'essentiel d'une vie humaine, si simple apparemment et pourtant si insaisissable. Cette réussite dans l'art de traduire toute la fraîcheur et l'intensité d'une vie simple

⁵ J. SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 413.

de la part d'un écrivain qui a déjà derrière soi une longue et complexe expérience de vie, me fait penser à l'écrivain danois Karen Blixen qui, vieille et malade, écrit, au seuil de la mort, cette merveille de jeunesse et d'innocence qu'est le roman bref *Ehrengard* (publié posthume, en 1963), où une jeune fille, grâce à sa candeur absolue, réussit à faire rougir un vieux peintre libertin.

En maniant une histoire comme celle de Nathanaël, il était facile de tomber dans la niaiserie (ce qui arrive souvent dans la première version) ou dans l'apologue, de faire en somme du protagoniste un personnage sans épaisseur qui se laisse porter ou un homme-maxime qui, même si c'est de façon indirecte, s'offrirait comme le modèle d'une vie exemplaire. Mais, comme je l'ai déjà dit, le terrain est prêt pour que la semence qui dort depuis tant d'années donne de bons fruits et les raisons de la réussite me semblent être essentiellement trois :

1- L'absence d'un programme qui conditionne, a priori, la vie du protagoniste et celle des autres, ce qui amènerait à des formes plus ou moins explicites de violence.

2- Un goût réel de la vie dans ses formes les plus simples et les plus élémentaires qui aide le personnage à se libérer peu à peu de tout le lest qui alourdit presque toujours, jusqu'au bout, la vie des hommes.

3- Un amour pour les êtres et les choses, que le temps ne fait que confirmer et renforcer, et qui lui suggère, tout naturellement, l'attitude la plus fraternelle envers les gens, les animaux et les plantes, en un mot, envers tout ce qui vit autour de lui.

On se rend compte alors que la vie de Nathanaël, qui ne semble avoir aucun but précis et donne, dans l'ensemble, une impression de grande fragilité, est en réalité enrobée autour d'un noyau solide que les malheurs ne font que fortifier. Ce n'est plus une vie dépourvue de sens, comme dans la première ébauche, mais tout simplement la vie dans sa forme la plus essentielle et la plus dépouillée. Tout ce qui paraissait peu convaincant dans la version des années de jeunesse devient ici naturel. Le premier Nathanaël nous est souvent présenté comme un prophète, un prêcheur, un "confesseur", mais on n'arrive jamais à saisir dans son attitude face aux êtres des gestes spontanés d'amour, on a toujours l'impression qu'il n'agit que par devoir et par fidélité aux principes (assez vagues)⁶ qu'il s'est donnés et qu'il voudrait inculquer aux autres. Il n'y a aucun moment de véritable amour⁷, même pas à l'égard de Saraï. Déjà au début de leur histoire,

⁶ On fait souvent allusion, dans le texte, aux "thèses" (p. 1809), ou aux "doctrines" (p. 1805) du protagoniste, mais elles restent toujours très confuses.

⁷ "Le dévouement n'est rien sans amour. Il se reprochait de ne pas aimer" (DR, p. 191).

ce début si passionné et si brûlant dans *Un homme obscur*, "cette femme endormie lui répugnait un peu" (p.186) et il ne l'épousera que pour étouffer le sens de culpabilité qu'il éprouvait pour l'avoir considérée comme "un être inférieur à lui" (MCA, p. 187). Le premier Nathanaël, qui "se croyait destiné à de grandes choses" (MCA, p. 174), était en réalité modestement mû par un orgueil qui n'était pas très différent de celui de Zénon, un orgueil qui le poussait à se chercher, peut-être inconsciemment, le beau rôle. Il espérait, comme les anabaptistes de Haarlem de *D'après Dürer*, qui deviendront les anabaptistes de Münster dans *L'Œuvre au Noir*, pouvoir réaliser, à lui seul, une société de justes (il est lui-même qualifié de prêcheur anabaptiste). Il voulait aider les hommes à ne plus souffrir, mais l'idée sur laquelle se fondent sa prédication et son action, est d'une naïveté écœurante : "Il lui semblait que les plus grands maux des hommes sont l'envie et l'impatience, et qu'il suffirait, pour que tous soient heureux, de leur apprendre qu'ils souffrent tous" (MCA, p. 176). Philosophie et psychologie simplistes s'il en est. On a presque l'impression que pour lui les gens ne sont que les éléments d'un théorème tout personnel et qu'il est prêt à tout laisser tomber si la validité du théorème n'est pas confirmée par les faits. Quand la typographie qu'il a réussi à ouvrir (on ne sait pas bien avec quels moyens), pour essayer de réaliser sa petite société d'égaux, commence à être en difficulté et que tous les ouvriers l'abandonnent, parce que l'égalité est un luxe si l'on meurt de faim (et d'ailleurs les ouvriers ne lui font pas confiance et sont convaincus qu'il n'a fait qu'inventer un nouveau système masqué d'exploitation), il finit lui aussi par tout abandonner : son fils malade et sa femme qui a commencé à se prostituer pour l'entretien de la famille : "Il [...] fit prendre sa potion à Lazare, tout fiévreux, qui ne dormait plus, mit un doigt sur la bouche pour rappeler l'enfant au silence, roula son manteau sous son bras et partit.

Saraï ne le revit jamais" (MCA, p. 193).

Comme la vie ne correspond pas à son rêve, ou du moins s'avère moins maniable qu'il ne l'avait cru, il essaie encore quelques gestes de charité qui ne l'affectent que très médiocrement et s'abandonne enfin, à l'âge de trente ans, à la mort froide, dans une nuit neigeuse de novembre. Entre sa vision christique de jeunesse, qui lui a fait voir en chaque homme un "charpentier crucifié" auquel il aurait voulu porter de l'aide, et sa mort à l'hôpital d'Amsterdam, il n'a fait que gâcher sa vie ainsi que celles des gens qui lui avaient fait confiance. Si l'on s'efforce de réfléchir, à rebours, sur l'itinéraire de ce personnage, on n'arrive à saisir aucune cohérence, aucune nécessité profonde, aucune justification qui pourraient faire, même d'une vie apparemment

manquée, une belle vie exemplaire, ce qui arrive, par contre, à la vie également manquée, sous bien des rapports, du dernier Nathanaël. Celui-ci n'échafaude aucun projet de changement du monde : il en connaît, instinctivement, l'inutilité et peut-être l'arrogance, il n'a jamais pensé gommer sa vie personnelle pour se mettre au service d'autrui, mais il a choisi, ou mieux, accepté de vivre sa vie, humblement, comme les autres, au milieu des autres, dans un rapport fraternel qui n'est pas le résultat d'un projet, souvent destiné à l'échec, mais celui d'une communion profonde avec les créatures qui, tout comme lui, jouissent et souffrent d'être au monde. Communion qui ne s'interrompt pas, qui se renforce même, au moment où il abandonne la société des hommes pour aller vivre sur l'île déserte, où sa mort solitaire au milieu de la nature nous apparaît comme la juste conclusion d'un parcours initiatique intériorisé vers le dépouillement et l'essence.

Nathanaël, cette semence de la première jeunesse qui mûrit presque au seuil de la mort, est, à mon avis, le miroir où se reflète le mieux l'univers androgyne de Marguerite Yourcenar, qui vise à la plénitude de l'être en harmonie avec le Tout.